

SOCIOLOGIE DES

BRAZZAVILLES NOIRES

GEORGES BALANDIER



Références

PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

Georges Balandier

**Sociologie des Brazzavilles
noires**

1985



SciencesPo.
Les Presses

Copyright

© Presses de Sciences Po, Paris, 2012.

ISBN numérique : 9782724680744

ISBN papier : 9782724605242

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site **Presses de Sciences Po**, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

Avec le soutien du



www.centre nationaldulivre.fr



SciencesPo.
Les Presses

Table

Une recherche reconsidérée

Introduction

Chapitre I. La poussée des Brazzavilles noires et le problème de l'exode rural

Aperçus historiques

Le paysage urbain

Le problème de l'exode rural

Chapitre II. Structure démographique et structure du peuplement

Structure démographique de Poto-Poto et Bacongo

Indications d'ordre sanitaire

Les caractères du peuplement

Chapitre III. Les problèmes du travail dans les Brazzavilles noires

Structure de la population active

Le travailleur salarié dans les Brazzavilles noires

Aperçus sur les salaires et les niveaux de vie

Loyer et logement

Nourriture

Habillement

Organisation à caractère professionnel et conscience de classe

Le travailleur non salarié dans les Brazzavilles noires

Chapitre IV. Les problèmes de l'organisation sociale et de la vie politique

Les types de groupements sociaux

Groupements fondés sur l'appartenance ethnique et la parenté

Groupements existant en fonction du sexe et de l'âge

Groupements à fondement économique

L'organisation administrative et l'éveil politique

Remarques générale

Chapitre V. Conflits et antagonismes spécifiques : Centre de Poto-Poto

Litiges et délits connus par le tribunal coutumier de poto-poto

Tensions et conflits remarquables

Fondement des rapports entre villes noires et ville blanche

Chapitre VI. Etude de quelques types individuels

A.W. — Le magicien

A.O. — Le vieux citadin

B.Z. — et sa philosophie de l'échec

M.B. — ou l'impossible assimilation

B.F. — un type d'ouvrier

M.'B. — et la peur du milieu coutumier

B.V.W. — le visionnaire

S.D. — une maitresse femme

A.P. — un exemple de jeune citadin

Chapitre VII. Approche psychologique et conclusions

Enquête en milieu francise par l'éducation

Un point de vue africain sur les problèmes de l'évolution

Quelques caractéristiques communes

Ensemble des conclusions

Contre-Textes

Afrique Pion, Ambiguë, 1957 (coll. Terre humaine), édition 1977

Histoire d'autres, Stock, 1977

Une relecture actuelle (Jean Copans)

Prémonitions, postérités

Un regard redoutable

Les lumières (sociologiques) de la ville

Les travailleurs font la ville

Prises de paroles. Bonnes paroles

Anthropologie du changement, anthropologie du quotidien,
anthropologie des classes

Bibliographies

Bibliographies

Les travailleurs du Congo et des Brazzavilles noires
bibliographie complémentaire

Les problèmes du développement de la ville et des travailleurs

Une recherche reconsidérée

Une recherche reconsidérée

La fabrique de la nouvelle Afrique, c'est la ville, pour le meilleur et pour le pire. L'explosion urbaine accompagne la décolonisation, elle s'intensifie avec les entreprises ou les essais de développement, elle en est le révélateur. Dans les années de l'immédiat après-guerre, les paysages urbains pouvaient être répartis selon deux catégories : ceux qui avaient été façonnés par l'histoire proprement africaine, ainsi, les villes de la zone soudanienne ou les cités associées aux civilisations du Bénin ; ceux qui avaient résulté des implantations coloniales en traduisant la triple emprise des puissances, politico-militaire, économique et culturelle. En moins de trois décennies, les seconds devinrent les lieux de la grande transformation, le front avancé d'une modernité procédant par poussées et arrêts. Les anciens centres coloniaux ont été convertis en chantiers de l'indépendance, en « scènes » où les peuples libérés souhaitaient manifester la réappropriation de leur histoire et leur capacité de réaliser le progrès. Le mouvement avait été lancé, mais il était difficilement contrôlable ; il restait soumis aux effets de la dépendance et des vicissitudes d'une vie politique souvent perturbée ou convulsive. Certaines des villes ont vite atteint l'état de masse critique, dont Lagos sur la façade occidentale du continent et Kinshasa dans la cuvette congolaise.

Brazzaville se range dans une position moyenne comparée à la capitale qui lui fait face, sur l'autre rive du Stanley-Pool. Elle n'en est pas moins significative. Son histoire ne s'inscrit pas dans la longue durée, mais dans l'espace d'un siècle. De 1884, date de la décision (par de Brazza) de fonder un centre administratif, à 1899, les structures urbaines se mettent en place et les composantes sociales se précisent. A la veille de la première guerre mondiale, les Brazzavilles noires ont pris forme et elles rassemblent environ quatre mille personnes. A partir de là, une ville se fait et entre en expansion : en 1950, l'effectif urbain recensé se situe entre quatre-vingt mille et cent mille habitants durablement établis. En moins de trois quarts de siècle, une capitale moderne a été édifiée là où n'existaient que deux

villages ba-téké. C'est, d'une certaine façon, une réalisation coloniale de la « ville nouvelle ».

Brazzaville a un caractère symbolique, qui résulte de son histoire même. Au départ, Savorgnan de Brazza, qui n'est pas une figure coloniale « négative ». Dans l'entre-deux-guerres, la modernité entreprenante mais à haut coût social qui apparaît avec la construction du chemin de fer Congo-Océan et, à l'inverse, la reprise d'initiative que manifeste la montée des mouvements religieux de libération. Durant le dernier conflit mondial, c'est, à la fois, la politique rude de l'économie de guerre et la politique de résistance symbolisée par l'image du général de Gaulle – dont l'efficace est telle qu'elle fait paraître un culte nouveau, significativement nommé N'Gol. C'est aussi le temps de la Conférence de Brazzaville, qui promet aux Africains « une vie meilleure par l'augmentation de leur pouvoir d'achat et l'élévation de leur standard de vie » ; elle donne une sorte de prélude discret à la décolonisation qui s'effectuera une quinzaine d'années plus tard sous la conduite de l'initiateur de la réunion. Elle confère à F. Eboué, haut fonctionnaire colonial et « homme de couleur » comme l'on disait alors, la qualité de figure annonciatrice d'émancipation.

A partir de 1945, pour une période de quelques années, l'Afrique équatoriale encore française bénéficiera de la « prime » résultant de son apport à la conduite de la guerre. Son développement est estimé prioritaire. Brazzaville, capitale fédérale, reçoit la part importante des crédits. Un aéroport correspondant aux normes internationales est construit, le port sur le Pool est aménagé, une centrale hydro-électrique est édifiée, la ville se trouve placée sous la surveillance technique de quelques urbanistes – elle s'accroît en multipliant les installations de service, dont celles ayant la charge de la recherche. Les ruraux affluent. Les formes d'une culture nouvelle s'ébauchent. Le journaliste A. Blanchet consacre (en 1950) un ouvrage à ce « nouveau départ ». J'ai noté, dans *Afrique ambiguë*, la « passion moderniste » et le « besoin de grandeur que la précarité économique faisait paraître dissonant » : « On avait brutalement le sentiment qu'il n'existait avant qu'une illusion de ville ; ce qui est presque vrai ».

Le rappel n'est pas inutile, il situe le temps de ma recherche. De 1948 à 1951, à une époque où s'effectue un tournant ; avec un retour de courte durée en 1961, à un moment où l'indépendance encore neuve se dégrade déjà par un effet de désenchantement. Cette étude fut la première effectuée dans une capitale africaine appartenant à l'ensemble colonial français, et en

prenant le parti de la considérer comme une ville noire et non comme la réalisation équatoriale d'une ville blanche dont les « centres indigènes » (les Brazzavilles noires) ne seraient en quelque sorte que les compléments serviles. L'objectif était de définir un ensemble urbain en formation et de manifester la logique qui liait toutes ses composantes, ainsi que les contradictions qui en résultaient. L'espace de l'agglomération brazzavilloise devenait ainsi un lieu où s'effectuait l'inscription matérielle d'une « situation coloniale », tout s'y donnait à voir alors que la colonisation tentait de devenir résolument modernisante en ignorant encore son prochain effacement. L'ethnologie dominante marquait son désintérêt pour les villes où les traditions viennent se mêler et se transformer, où l'inédit surgit et où l'histoire s'impose en étant activée. Mon option fut inverse, elle me conduisait à considérer la ville comme un laboratoire du changement, à saisir le social et le culturel dans leur genèse, à appréhender les problèmes et les situations critiques naissant de ce mouvement même.

C'est dans ces circonstances, en associant l'étude urbaine à celle des sociétés paysannes dont Brazzaville est le foyer d'attraction, que je conçus une démarche qualifiée de *dynamiste*. Dans l'ouvrage où je tirais conclusion de cette double recherche – *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* –, je précisais : « L'étude des structures sociales, dans un contexte de changements nombreux et accélérés, révèle avec un véritable effet de grossissement le caractère approximatif de leur agencement ... Elle manifeste les contradictions existant entre les divers principes de structuration et d'organisation, ainsi que les décalages existant entre les aspects "officiels" de la société et la pratique sociale ». Il s'agit d'appréhender ainsi les milieux sociaux et culturels dans leur vie, leurs déterminations et leurs aléas, leur ordre et leur désordre. C'est un centrage sur le mouvement et sur l'actuel, qui ne sont plus considérés désormais comme des obstacles incontournables opposés au projet scientifique, mais au contraire comme les conditions d'une connaissance moins déformatrice du réel. La démarche résulta d'une nécessité propre au « terrain » – celui d'un milieu urbain en état de transformation accélérée –, mais elle se révéla par la suite capable d'autres applications. Conçue et expérimentée en Afrique, durant une période cruciale, elle devint utilisable ailleurs ; dans toutes les situations où la modernité est rapidement provocatrice de quasi-mutations.

Au moment où l'enquête s'effectue, Brazzaville est en expansion, en cours de changements généralisés. Tout y bouge et de nouvelles formes s'y

ébauchent. La structure de la ville est refaçonnée et les « centres » africains (selon la dénomination alors commune) s'étendent en « mangeant » l'espace proche et les groupements traditionnels encore présents. Les nouveaux citoyens affluent : de 1945 à 1950, et seulement à Poto-Poto, la plus ouverte des Brazzavilles noires, le flux de l'immigration se situe chaque année entre trois mille et cinq mille personnes. Il en est de même de l'apport européen qui, durant cette période, constitue de fait une ville blanche (avec un effectif dépassant six mille ressortissants au début de 1951) à l'intérieur de l'agglomération. Un peuplement instable, à dominante jeune et déficitaire en femmes, entraîne une coexistence également instable des races et des ethnies. Le pluralisme reste précaire et générateur d'implosions peu prévisibles. Beaucoup se donne à voir, en quelque sorte à l'état naissant : les formes sociales, les relations interpersonnelles, les initiatives individuelles, les expressions culturelles. L'individu lui-même se trouve alors en situation d'incertitude par l'effet du brouillage des repères jalonnant son parcours de vie, en situation d'improvisation afin de répondre aux aléas d'une existence citadine toujours mouvante – et notamment en ce qui concerne les conditions d'accès au travail et aux ressources.

La recherche devait être totale, en accord avec cet ensemble de processus où tout se tient, se montre lié dans l'action et l'interaction. Ce qui a requis le recours aux méthodes coalisées. Il fallait d'abord définir la ville dans son milieu et son espace « évolutif », le géographe (G. Sautter) y contribuait principalement par sa propre investigation. Les structures étant identifiées dans leur matérialité, il était également nécessaire d'y situer les hommes : avec leurs modes d'occuper, leurs flux, leurs caractéristiques d'effectifs (leur nombre) et les mouvements naturels auxquels leurs groupements obéissent. L'enquête démographique (M. Soret) et l'analyse des données statistiques ont permis de déterminer ce qui était naguère désigné comme éléments constitutifs de la morphologie sociale, et d'en souligner les aspects spécifiques. Sur cette double base d'information, l'étude sociologique se précisait : choix du « terrain » principal (Poto-Poto), sélection de quartiers formés à des dates différentes et, dans ceux-ci, sélection de « blocs » où conduire l'observation des groupes de résidence et des situations individuelles. L'enquête participante, la rédaction de fiches biographiques (250) et d'histoires de vie, la conduite d'entretiens libres et répétés ont permis d'identifier les rapports sociaux prévalants et les procédés individuels de négociation de la quotidienneté. Mais, dans la conjoncture qui était celle des Brazzavilles noires au tournant des années

cinquante, la seule sociographie n'aurait pu avoir une suffisante validité. Elle aurait figé ce qui était mouvement, création d'ajustements et de formes culturelles nouveaux, conflit et revendication. J'ai donné à la recherche elle-même un mouvement, une dynamique, en passant d'une sociographie urbaine à une problématique urbaine, à une sociologie du vécu centrée sur les réponses que le citoyen tente d'apporter à des situations instables, propres à une ville coloniale en complète transformation.

Au temps de l'enquête, les villes africaines encloses dans les limites de l'agglomération brazzavilloise étaient reconnues sous les aspects de centres urbains, de villages-villes ou, plus grossièrement, de campements de travailleurs. La ville incontestable dans sa qualité ne pouvait être que blanche. Ce déni explicite imposait la considération d'un premier problème : celui de l'identification d'un univers urbain né de la colonisation, et encore tenu en situation coloniale. Il se caractérisait par des coupures, des séparations, des espaces d'occupation nettement différenciés. La coupure principale opposait la « ville » (européenne) aux « centres » (africains). La première était formée, structurée, selon les occupations et la répartition résidentielle qu'elles régissaient ; elle était l'expression spatiale d'une structure de classes professionnelles et d'une hiérarchie de prestige en résultant ; elle déterminait les réseaux de relations et les groupes ou « cercles » d'affiliation. Elle constituait un ensemble de micro-sociétés, séparées par des frontières subtiles et par des snobismes, mais unies dans les moments où il importait d'opposer une résistance plus ferme aux poussées revendicatives africaines. Seuls les marginaux (estimés tels) – moins d'une centaine sur six mille « Blancs », en 1950 – résidaient dans les Brazzavilles noires ; récusés d'un côté, simplement tolérés de l'autre côté, marqués d'ambivalence et pour nombre d'entre eux de discrédit, ils n'étaient pas un lien entre les deux univers urbains.

Les villes africaines, Baongo et Poto-Poto, se sont développées de part et d'autre de la ville européenne, distantes et peu communicantes. Au tournant des années cinquante, elles constituaient deux ensembles bien distincts et à capacité expansive inégale ; cependant, une même géométrie d'aménagement de l'espace – une structure de damier avec découpage en quartiers, blocs et lots – et une même conception de l'administration et des installations de service établissaient entre elles une apparence de parenté. Celle-ci n'était que l'effet de la standardisation coloniale. Baongo avait un peuplement largement homogène, fait de membres de la région culturelle kongo pour plus de 90 %, appuyé sur un arrière-pays à fortes densités

relatives, et dynamique, où la parenté et les alliances entretenaient des réseaux de solidarité. Elle se trouvait plus proche des lieux du pouvoir blanc, plus riche d'employés et de fonctionnaires relevant de celui-ci, plus ambitieuse de manifester une capacité modernisante associée à l'affirmation d'une tradition évolutive. En front avancé, le gouvernement colonial avait d'ailleurs construit une petite cité de « maisons-modèles » en dur, estimée provocatrice d'émulation et d'imitation. Poto-Poto et ses extensions composaient la plus nombreuse, la plus hétérogène et la plus ouverte des Brazzavilles noires. Les membres des groupes ethniques du Nord ont été à l'origine de sa formation ; les noms des rues les plus anciennes (Mongo, Mbochi, Kouyou, etc.) rappellent l'identité de ces premiers habitants. Ce qui se donnait à voir, c'était la coexistence instable de populations très diverses, et la plupart coupées par l'éloignement de leurs pays d'appartenance. Il en résultait une contrainte forte à créer sur place, et sans appuis dans le milieu traditionnel, des formes nouvelles de relations sociales, à inventer dans la précarité une quotidienneté adaptée aux seules conditions de la vie urbaine. Il en résultait aussi une dynamique conflictuelle mal contenue se manifestant dans les affrontements ethniques des quartiers, et plus encore dans ceux opposant les deux agglomérations noires. Dans l'espace urbain, Poto-Poto et Bacongo se situaient en rapport d'opposition comme les peuples du Nord et les peuples du Sud dans l'espace national. Les deux villes noires reproduisaient dans la capitale une fracture dont les effets économiques, sociaux et politiques, jusqu'à présent, ont orienté l'histoire du Congo.

Au moment de ma recherche, Poto-Poto apparaissait comme la plus ville (ou la moins villageoise d'aspect) des Brazzavilles noires. Elle était la plus peuplée, rassemblant près de soixante mille habitants en 1951 ; le critère de taille lui donnait nettement l'avantage. Et sa population était la plus expansive, par le fait d'une attraction de ruraux nombreuse et plus continue. Ce mouvement avait deux conséquences : une surcharge d'occupation, entraînant une valorisation immobilière et une rente locative rapidement croissantes, dans les quartiers anciens ; une conquête « sauvage » des zones périphériques où l'improvisation prédominait, où l'aspect de village caractérisait l'habitat et le mode de vie. Une opposition en résultait – et elle est déjà de caractère urbain – entre un centre mieux équipé, où se concentraient les activités et les affaires, et une périphérie aux limites incertaines, aménagée sommairement par les nouveaux citadins. L'hétérogénéité de la population est une autre des caractéristiques urbaines que possède la ville. Le recensement de 1951 l'a clairement manifestée,

non pas seulement dans la multiplicité des ethnies congolaises représentées, mais aussi dans l'importance relative des ressortissants étrangers établis en plus ou moins longue durée. Ce pluralisme accentué était, au-delà de la coupure ville blanche/villes noires, l'un des générateurs des dynamiques sociales et culturelles ; il engendrait des regroupements (selon les identités et les affinités) et des oppositions (entre les représentants des ethnies rivales ou affrontées), ainsi qu'une stratification sociale où le facteur ethnique intervenait principalement en régissant l'accès aux emplois modernes les plus appréciés ; il développait, par séparation des milieux culturels originels et confrontation des cultures, les conditions propices à l'innovation et au syncrétisme. Enfin, Poto-Poto se présentait sous l'aspect d'une ville en accomplissant trois des fonctions proprement urbaines : elle attirait par une offre de travail, de marchandises, de produits culturels nouveaux et valorisés ; elle donnait une expérience de la modernité, négociable en cas de retour au pays ; elle libérait en partie l'individu des contraintes imposées par le milieu dit coutumier.

Mais Poto-Poto restait une ville en voie de se faire. Son infrastructure était en tout insuffisante. L'habitat demeurait précaire et ne comportait de transformations importantes que dans les quartiers les plus anciens. La population possédait, en les accentuant, la plupart des caractères spécifiques des villes africaines de développement récent : les variations rapides d'effectifs au gré des conjonctures, la prédominance numérique des jeunes, le déficit en femmes exprimé au moment de l'enquête par un sex-ratio de 515 femmes pour 1 000 hommes (ensemble des plus de 15 ans). L'économie dépendante, assurant une faible croissance des activités de production et de transformation, n'entretenait qu'un marché du travail soumis à des fluctuations brutales ; la politique d'équipement de l'après-guerre, fléchissant au début des années cinquante, avait fait place au chômage qui avait atteint progressivement les « ouvriers réguliers » (stabilisés dans l'emploi salarié). La socialité – les modes d'aménagement des rapports interpersonnels et les bricolages donnant une solution provisoire aux problèmes de vie quotidienne – prévalait sur l'institution, partie intégrante du système colonial d'administration urbaine. En dehors de ce dernier, qui unifiait par les divers organismes de gestion et de contrôle social, deux systèmes de référence prédominaient : l'appartenance ethnique (et la tradition qui la spécifiait), l'activité associée à la contrainte monétaire (et la modernité activée).

Les Brazzavilles noires ne se trouvaient pas à l'état de simples campements

de travailleurs, mais le travailleur y apparaissait en qualité d'acteur social principal. Il a occupé la première place dans ma recherche, ainsi que les problèmes auxquels il était confronté. Des moyens coalisés ont été utilisés afin de le définir précisément : récits de vie, histoire du salariat, observation directe sur les lieux de travail et de résidence, inventaire des modes de groupement et d'action, analyse des données numériques et des documents officiels. Mais, ce qui est apparu au terme de l'enquête, c'est l'imprécision du statut de travailleur et sa précarité, mis à part le cas des privilégiés, employés par l'administration et les firmes de quelque importance, alors peu nombreuses, ou des ouvriers à spécialisation qui formaient une élite restreinte. La population salariée, très majoritairement jeune et masculine, accédait au salariat comme à un parcours dont la raison était une recherche de ressources monétaires impliquant, à la fois, calcul et initiation. Les routes de l'exode rural conduisaient surtout à Brazzaville, par le relais des centres administratifs et des villes de petite ou moyenne importance, par le relais aussi des métiers multiples et appris au cours des déplacements successifs. Le travailleur se définissait moins par sa qualification que par sa mobilité, ses tentatives d'accès aux activités les moins médiocrement rémunérées. Lancé dans un univers régi par la loi du marché, où tout s'achète, il subissait à tout instant la contrainte de l'argent. Les succès individuels restaient rares : la majorité du salariat était faite de manœuvres à l'emploi incertain. L'insatisfaction dans le métier apparut pour environ 40 % des sujets de l'échantillon étudié, et les aspirations accordaient les valeurs les plus élevées aux emplois semblables à ceux des Européens – y compris les activités associées à la conduite de machines et d'engins. La condition salariale n'était souhaitée que pour les emplois valorisés, qualifiés et stables, et donc difficilement accessibles ; elle n'était acceptée que dans l'attente d'une chance de parvenir à des professions « libres » plus lucratives, ou de bénéficier d'une expérience négociable lors du retour au pays.

A un salarié déraciné, mal ajusté, devenu un consommateur en lutte avec la précarité quotidienne, correspondait une définition du salaire fluctuant selon la conjoncture et relevant, en principe, du décret administratif. Le minimum était fixé de manière à satisfaire « les besoins incompressibles de l'autochtone vivant seul », avec des évaluations nettement inférieures aux coûts réels. Et, au tournant des années cinquante, il coïncidait avec le revenu d'environ 40 % des actifs, non-salariés inclus. Le volume de l'endettement personnel et l'extension de l'usure (avec des taux d'intérêt mensuel de 25 à 30 %) témoignaient de l'insuffisance des ressources

salariales. Les solutions ou les palliatifs se trouvaient hors du salariat – tâches occasionnelles ou petits métiers parallèles, activité d'appoint des femmes et des enfants, trafic de relations, etc. – ou dans une socialité génératrice de solidarité – vie quotidienne en partage avec des parents ou amis, participation aux tontines ou aux associations d'originaires afin de faire face aux dépenses exceptionnelles et, dans les cas privilégiés, appui sur une économie familiale restée en partie villageoise. Le salarié relevait de la modernité pour la définition de son travail, mais il était livré à la tradition pour tout ce qui devait remédier à ses déficiences monétaires et à son insécurité sociale. L'argent prenait, pour lui, la figure double du désir et de la hantise.

La population salariale apparaissait, moins d'une décennie avant l'Indépendance, sociologiquement faible. Elle était fluctuante en effectifs, peu préparée à se prendre en charge, peu protégée par la législation (un code du travail n'a été adopté par le Parlement français qu'à la fin de 1952) et mal ajustée au syndicalisme importé. Celui-ci, en dehors d'une *Union* rassemblant plus d'un millier de travailleurs, se trouvait affaibli par les particularismes de métier et les autres particularismes, les insuffisances de l'encadrement, le manque de préparation à l'action, et surtout par les obstacles résultant d'une situation encore coloniale. La rapidité des progrès ultérieurs en sera par conséquent plus remarquable, et d'autant plus que le syndicalisme deviendra la force politique capable de provoquer en 1963 la Révolution dite « des trois glorieuses ». Ce qui était constatable, au moment de l'enquête, c'était l'apparition d'une classe ouvrière peu structurée et aux contours flous. Les coupures ethniques, les solidarités familiales, les fluctuations professionnelles, les recours offerts par la tradition contrariaient le processus de sa formation. Il faudra d'autres conditions, et notamment celles résultant de la dynamique conduisant à l'effacement du rapport colonial, pour que cette nébuleuse prenne forme et davantage de force. Ces mêmes conditions ont, par ailleurs, contribué à la constitution et à la montée en puissance d'une bourgeoisie économique, et surtout d'une bourgeoisie politico-bureaucratique. L'ascension de cette dernière est révélatrice de la transition modernisante effectuée à partir d'une décolonisation. Les héritiers des pouvoirs coloniaux ont accédé, par la responsabilité politique, au contrôle partiel de l'économie et au contrôle total de la société. Ils ont d'abord formé une classe exclusive, restreinte, en prise directe sur l'ensemble des activités nationales. Mais une classe tôt divisée par les rivalités, bien qu'elle ait manipulé les symboles unitaires – qu'il s'agisse du Peuple, du Travailleur ou de l'Ennemi extérieur. Ce qui

apparaissait, en la circonstance, c'était un mode particulier de la structuration en classes, où le politique jouait le rôle d'opérateur principal.

Au tournant des années cinquante, l'étude des Brazzavilles noires devait d'abord être sociologique et culturelle. C'est sur ce double terrain que le citoyen disposait de la plus grande capacité d'initiative, il s'y manifestait acteur et non plus simple instrument. Mon enquête a recensé les groupements, les types de relations inter-personnelles, les stratégies qui donnaient formes et dynamismes au milieu urbain. Elle a été conduite jusqu'au point où apparaissaient les contradictions, les antagonismes et les conflits : la fraternité ethnique et la dérobade face à certaines des obligations traditionnelles, la constitution d'unités de parenté et leur éclatement générateur d'isolement, les groupes d'affinité et les rivalités résultant des calculs individuels, les solidarités économiques et l'individualisme conduisant à l'exploitation cynique de toutes les opportunités. Mais le fait remarquable restait la recherche constante de modes d'ajustement, l'effet positif d'une socialité inventive qui n'abandonnait pas le milieu urbain à l'anomie et, au-delà, au désordre. L'innovation culturelle ne se réduisait pas aux formes imitatives des manières européennes, celles qui définissaient la catégorie dite des « évolués ». Bien que le souci de distinction y contribuât, notamment au sein des couches sociales préfigurant les bourgeoisies. La vie urbaine exaspérait l'attention accordée à la présentation de soi, la modernité exposée par le colonisateur lui en donnait les modèles. L'Indépendance a maintenu, puis élargi, l'échelle de la distinction sans changer effectivement ses critères ; son expression la plus spectaculaire en fut (et en reste) la pratique de la « sape », présentation ostentatoire de vêtements onéreux exhibant les « griffes » des faiseurs les plus prestigieux. Les initiatives moins dépendantes se manifestaient sur d'autres terrains, façonnant par tentatives multiples une certaine culture urbaine populaire en continu mouvement. Celle-ci devenait productrice d'une autre vie quotidienne, notamment par l'action de femmes jeunes et plus individualisées. Elle réinventait des moyens d'expression collective, en particulier dans les divertissements. Elle réactivait le sacré, jusqu'au degré où il produisait une personnalité libérée par l'imaginaire des assujettissements, et revendicatrice d'émancipation politique.

Dans un milieu social fluctuant, où les formes reçues de la tradition se défont, ou se modifient, où les formes nouvelles se constituent dans l'incertitude et la précarité, l'individu se révèle, à la fois, dépaycé,

disponible et contraint à l'innovation. C'était sa situation dans les Brazzavilles noires. Il devait donc être défini, au moins par ses traits les plus apparents et par les aspects les plus significatifs de sa relation à la ville. L'enquête psychologique devenait nécessaire au terme de la recherche ; bien que limitée dans son extension, elle a montré davantage que l'alternance des sujets entre une modernité imitative et une tradition devenue pour une part objet de nostalgie. Et, notamment, la rapidité avec laquelle s'effectuait le processus d'individualisation, ainsi que ses conséquences négatives dans le cas des individus les moins armés pour négocier les conditions de leur vie quotidienne. Isolés ou presque, quasiment déculturés, désemparés, ils étaient les éléments d'un prolétariat naissant ou les constituants d'une masse ouverte à toutes les sollicitations. Une série de neuf portraits, ou profils personnels, a permis de mettre en évidence des sujets vivant une vie sociale multiple, soumise à des codes différents et souvent contradictoires, orientée par trois contraintes principales : celle de l'argent et de la marchandise, celle de l'ajustement à des rapports sociaux immédiats bouleversés, celle du rapport à l'étranger, à un autrui mal connu, et à la nouveauté des situations.

Cette étude reconsidérée, trente ans après, se trouve éclairée par le devenir récent des Brazzavilles noires et par le mouvement ultérieur des sciences sociales. Celui-là n'en efface pas les résultats ; il montre, à la fois, la poursuite des processus de formation et leurs aléas, et leur extension depuis l'Indépendance à d'autres régions du Congo – c'est-à-dire, la diffusion des modèles urbains traités avec des variantes propres aux milieux récepteurs successifs. Celui-ci a fait plus que confirmer la pertinence du choix de la ville « exotique », lieu des recherches et des façonnages de nouvelles formes sociales, culturelles et politiques, comme objet d'investigation totale. Il a provoqué une exploitation nouvelle, et une application généralisée de la démarche, avec la constitution d'une anthropologie urbaine. Il m'a permis, sur ma lancée première, d'utiliser le mode de lecture anthropologique au décryptage des figures et des problèmes de la modernité, dont ceux qui sont les nôtres. Le détour brazzavillois, par un mouvement d'apparence paradoxale, conduisait au terme à notre propre interrogation^[*].

Notes du chapitre

[*] G Balandier, *Le détour, pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 1985.

Introduction

Cette étude des Brazzavilles noires constitue une des premières tentatives visant à la description d'une ville africaine et à la compréhension de ce milieu radicalement nouveau, puisqu'il s'agit ici de peuples n'ayant pas eu une tradition urbaine. Elle s'imposait dans le cadre de nos recherches consacrées aux changements sociaux caractéristiques des sociétés gabonaises et congolaises : la compréhension des transformations affectant la société dite coutumière ne pouvant être risquée qu'en ayant une connaissance précise des milieux dits « extra-coutumiers » et de leur influence. Elle s'imposait dans la mesure même où elle constitue un champ d'investigation d'une extrême richesse pour la recherche sociologique, dans la mesure surtout où les administrations ne peuvent maintenant éluder les questions graves que pose la ville noire — et qui intéressent une fraction toujours croissante de la population. Ce souci pratique, nous l'avons reconnu à sa juste importance en organisant ce livre autour de problèmes spécifiques : problème de l'exode rural, problèmes du travail, problèmes de l'organisation sociale et de la vie politique.

Nous n'avons pas voulu présenter une monographie des « centres » avoisinant Brazzaville, mais organiser les données recueillies afin de rendre compréhensibles les phénomènes et processus les plus caractéristiques, en même temps que ces types nouveaux de personnalité qu'il est convenu de classer sous la dénomination *d'évolués*. Nos propres recherches sont loin d'avoir épuisé la série des questions et problèmes qui s'imposent à l'enquêteur, nous pensons cependant en avoir fait le recensement, le classement et avoir abordé les plus importants d'entre eux.

La ville est le lieu où vivent ensemble Africains et Européens, éléments relevant d'ethnies et de cultures très diverses ; elle multiplie les contacts et par conséquent les conflits ; elle représente un domaine où les études de psychologie sociale et de rapports entre cultures différentes s'imposent. La ville noire est aussi une société qui se fait souvent à coups d'expédients et de « moyens de fortune ». en même temps qu'un centre où viennent se

dégrader, se détruire et se transformer nombre de « modèles » sociaux et culturels caractérisant les sociétés typiques. Elle révèle très précisément cet état de crise qui reste, à des degrés divers, spécifique des sociétés négro-africaines d'aujourd'hui ; elle manifeste les tendances selon lesquelles ces dernières s'efforcent de se réorganiser, les situations qui s'opposent à ce dynamisme de transformation sociale ou le contrarient. C'est surtout au niveau de la ville qu'interviennent au maximum les techniques d'administration et d'exploitation des richesses, les mécanismes économiques mis en place par les puissances coloniales. Elle constitue un champ privilégié pour toute recherche relative aux conséquences sociales et individuelles de telles interventions ou aux conditions favorisant ou contrariant le progrès technique et la modernisation. En ce sens, notre étude s'efforce d'être une nouvelle contribution à un ensemble de travaux dont l'actualité accuse rapidement l'importance — comme le révèlent les efforts tentés pour aborder les problèmes des pays dits sous-développés — et dont certains sociologues, tel W.E. Moore, font le centre de leurs préoccupations.

Enfin, on ne peut douter qu'un domaine aussi instable, aussi peu fixé, soit favorable, par les observations nouvelles qu'il permet, au progrès de la pensée sociologique. Il met en présence d'une réalité mouvante et oblige à une conception fondamentalement dynamique des faits sociaux et culturels. En raison du caractère médiocrement organisé et peu structuré de la ville noire — certains auteurs la considèrent d'une manière grossière comme un « campement » de travailleurs — la part la moins fixée, la moins directement accessible de la réalité sociale y prend une importance exceptionnelle. On y découvre, en deçà d'un formalisme que suscitent le contrôle exercé par la « société coloniale » et le recours à des modèles « de fortune » souvent mal adaptés à la situation urbaine, la place que tiennent les comportements nouveaux, les conduites novatrices, les valeurs et idées collectives de remplacement. Ces « paliers profonds », selon l'expression de G. Gurvitch, qui caractérisent toute société globale, y apparaissent avec une particulière netteté — et leur efficacité est nettement affirmée.

Notre enquête a surtout porté sur Poto-Poto, c'est-à-dire la plus libérée des traditions et la moins homogène des Brazzavilles noires, elle a de même été limitée dans ses possibilités d'investigation auprès de la population féminine. Il y aurait fallu une équipe de travail difficile à rassembler en raison des difficultés budgétaires locales. Cette mise au point faite, nous avons à remercier le personnel du Service de la Statistique, dont l'appui et

l'aide techniques furent toujours précieux, et nos collaborateurs appartenant à la section de sociologie de l'Institut d'Etudes centrafricaines. Nous devons des remerciements particuliers à notre collègue et ami G. Sautter, qui nous prêta les clichés illustrant cet ouvrage.